

La société, folle du sujet (à propos du sexe comme crime, et du crime comme sexe)

Denis Duclos

Citer ce document / Cite this document :

Duclos Denis. La société, folle du sujet (à propos du sexe comme crime, et du crime comme sexe) . In: Chimères. Revue des schizoanalyses, N°35, hiver 1998. L'enfant emblématique. pp. 83-99;

doi : <https://doi.org/10.3406/chime.1998.2251>

https://www.persee.fr/doc/chime_0986-6035_1998_num_35_1_2251

Fichier pdf généré le 14/02/2020



DENIS DUCLOS

La société, folle du sujet

(à propos du sexe comme crime, et du crime
comme sexe)

I. Invention du monstre, déferlement des haines

N'EST-CE PAS SEULEMENT ENSEMBLE que nous sommes vraiment des monstres ? Cette évidence, pour reçue qu'elle soit depuis Freud, ne se propose pas spontanément. Il faut accomplir un effort pour y revenir à reculons, comme lorsque le procès des dignitaires d'un système inhumain révèle de falots administrateurs, bien difficilement jugeables au cas par cas. Nous ne nous résolvons pas à admettre que la condamnation d'un seul (ou même de plusieurs) risque de ne jamais parvenir à rendre compte de l'inhumanité du Tous. La réaction la plus constante face au crime, est souvent opposée : c'est la rupture occasionnée par l'acte d'un seul contre d'autres qui est jugée inductrice de désordre insupportable, de traumatisme intolérable.

Cette dramaturgie du procès fait au particulier rend opaque son propre mouvement fatidique, sa tension vers une violence collective, forcément collective. Nous ne sommes plus capables, sans sursaut, d'observer comment en passant de la question à l'effroi, de l'effroi à l'accusation, de l'accusation à la gestion sociale, l'imaginaire du crime nous rassemble et nous rend de plus en plus monstrueux, ou, tout au moins, tentés par la solution monstrueuse. Nous éprouvons une grande difficulté à nous souvenir que nous sommes — le temps d'un libéralisme fou ou d'un communisme obsédé, d'un monstrueux égoïsme national ou d'un virulent désir de délinquance

Denis Duclos est sociologue.
Dernier livre paru :
Le complexe du loup-garou, la fascination de la violence dans la culture américaine, Pocket, Agora, 1998.

financière mondiale — plus inhumains que ceux qui sont isolés au banc d'infamie, aux bons soins de nos agents de justice. Ensemble, impunis, blottis dans l'anonyme confort du crime collectif contre la vie ou la liberté, parfois les deux, nous ne pouvons prétendre à la désarmante insignifiance du criminel — supposé ou réel —, sur lequel la force sociale exerce la puissance du marteau pour écraser la mouche.

Institution du monstre sériel

La récente flambée justicière lestée de virulente indignation, a pour origine l'Amérique des années soixante-dix, où la fabrication sociale du personnage de tueur en série a été un moment de préparation explosive. Avant de pouvoir s'en prendre à chacun comme potentiellement déviant, il a fallu inventer celui dont la propension à répéter des actes permettrait de faire fructifier une science des indices, des gènes, et des profils psychologiques. La mutation d'une perplexité face à l'acte atroce en accusation indignée, et le passage de celle-ci à la volonté ardente de gommer l'intention criminelle, correspondent à la propagation internationale d'un modèle sérialisable du criminel en série, apte à traiter industriellement toute déviance.

Ce qui fascine alors, c'est d'ailleurs la productivité macabre prodigieuse, organisée, aussi bien dans la fiction fictionnante que dans celle qui se construit autour des actes réels. Ce sont les registres tenus par les tueurs de leurs dizaines de victimes torturées ; les cubes de chair disséminés ou le découpage dans les règles, le tri des os, des tissus adipeux etc., les collections de photos des victimes, la sélection d'organes de prédilection avec lesquels se déroule le jeu *post-mortem*, etc. L'assassin-travailleur se prête à une mise en scène où l'horreur multipliée porte moins sur l'acte lui-même, assez vite expédié, que sur sa répétition, ses accessoires, ses adjuvants. Le ressort dramatique tient aux détails cumulatifs. Comme si le public était convoqué à lire dans l'organisation scrupuleuse des criminels hors-norme le comble de la norme, quotidiennement observée au boulot : cochage de *check lists*, contrôles systématiques, verrouillages, consignations, procédures, etc. Les « paroles de criminels » font aussi série, comme objets de

culte. Dans ce monde où tout se répète, le tueur multiple réside surtout dans les reprises de son personnage par le biographe, le romancier, le cinéaste, de telle façon qu'il devienne un mythe, lui-même multiplié, autoreproductif. On attend de lui un effet de clonage, aussi bien pour d'autres criminels que pour les récits qui en font miroiter l'image à l'infini, moteurs d'une chaîne de transmission du matériel au fictionnel, et inversement.

Au milieu des années quatre-vingts, le détonateur fut enfin ajouté à la préparation du golem monstrueux : le criminel en série, incarnation du mal, va devenir un ritualiste du meurtre, supposé lié, de près ou de loin, au satanisme. Sa véritable victime n'est plus seulement la prostituée ou le partenaire sexuel (la grande majorité des cas réels) mais la pure jeune fille et surtout l'enfant.

De proche en proche, une scénographie du Mal terrorisant est produite par des cohortes de prêcheurs, de juristes, de narrateurs, de dessinateurs, de commentateurs, de vidéastes jouant des effets spéciaux pour décrire la possession, et se prenant terriblement au sérieux. Ce monde sera lentement infiltré par la droite théocratique, qui rejettera toute dérision de la croisade contre le Mal. Une fois débarrassée des gêneurs laïques (*secular*), la romance angéliste déploiera les thèmes de la vengeance purificatrice dans la littérature populaire. Après le tueur en série, calqué sur son modèle, viendra, dans nombre de feuilletons, le purificateur sériel, pur parce qu'ordonnateur lui-même bien ordonné, hors sexe. Alors seulement, la répétition mécanique, cachée comme but suprême dans l'attaque fascinée des tueurs érigés en monstres sociétaux, apparaîtra pour ce qu'elle est : résidu obsessionnel d'un désir définitivement purgé de toute cause subjective et charnelle. Oscillation autistique infinie de l'hyper-normalité. Vie réduite au comptage atemporel d'un capitalisme du virtuel, sans acte ni charnier. L'arrêt du temps dans un bégaiement éternel.

Comment la haine vient au public

Mais, une fois établi le portrait du monstre-type, encore faut-il qu'il déclenche la haine viscérale, plutôt que la fascination admirative. Pour que le monstre factice devienne cause

I. A. Cockburn, *The Golden Age is in Us*,
Verso, 1995.

d'exécution réelle, il faut attendre le milieu des années quatre-vingts aux États-Unis, quand se déclenchent des dizaines de procès à l'encontre de personnes accusées d'envoûter des enfants, ainsi que la recherche du traumatisme enfoui chez des victimes supposées avoir refoulé un viol.

Le phénomène s'amorça avec le procès de l'étrange Charles Manson, qui amalgama secte hippie d'après 68 (dont Manson fut considéré comme un gourou typique), orgie sexuelle (il « possédait » toutes les femmes de son groupe) et surnaturel démoniaque (il fut suspecté de pouvoirs surhumains par le procureur Bugliosi qui conduit son procès, anticipant l'irrationalisme institutionnel de mise dans les années suivantes). Une dizaine d'année plus tard, il ne s'agit plus de prototype mais d'accusation en série. La mise en cause par plusieurs personnes et par des enfants permet de s'en prendre au monstre avec une plus grande crédibilité. Des dizaines de témoignages convergents peuvent-ils se tromper ? À en croire Alexander Cockburn ⁽¹⁾, qui a enquêté sur la vague américaine de procès en « violences sataniques », c'est non seulement possible, mais démontré. En 1990, un jury acquitta un enseignant d'école à Los Angeles de cinquante-deux accusations de molestations envers 41 enfants. Il avait passé 4 ans en prison en attente du procès, l'un des plus coûteux de l'histoire américaine (15 millions de dollars). Les enfants, encadrés comme les petites sorcières de Salem trois cent ans auparavant à Boston, prétendaient avoir assisté à une messe noire dans une église, avoir été photographié nus, enterrés vifs, pénétrés avec de l'argenterie, des candélabres et des tournevis, endormis à l'aide de potions roses ou rouges, puis emmenés dans des cimetières déterrer des corps avec des pioches et des pelles. Ils avaient vu des abuseurs habillés en sorciers, des prêtres nus se réunir dans une cave secrète sous l'école, un professeur voler, un autre tuer un cheval avec une batte de base-ball.

Au cours des années quatre-vingt, le cas fut loin d'être isolé : ici où là, des enfants dirent avoir assisté à des orgies, à des séances de cannibalisme et de *snuffing*, racontèrent avoir été forcés à manger de la merde et boire de l'urine, accusèrent des adultes de les avoir contraints à sucer un bouc, et à manger le cœur cru d'une biche éventrée, affirmèrent avoir été

traînés dans des cimetières et forcés d'assister à des sacrifices d'animaux. À Chicago, des enfants confièrent aux enquêteurs avoir dû manger un camarade bouilli. Dans une école maternelle de Memphis, un enfant accusa son institutrice d'avoir, parmi d'innombrables autres perversions, enfoncé une bombe dans un hamster. Dans le New Jersey, des enfants imputèrent à une jeune fille, 245 actes « répulsifs » comme jouer nue au piano, étendre sur leur corps du beurre de cacahuète pour le lécher, ou les marquer avec des tampons-encreurs.

D'abord impressionné, le FBI fit circuler dans tout le pays des portraits de disparus apposables sur les vitrines. Les médias prirent à témoin des personnages virulents se proclamant experts en crimes sataniques et viols rituels, et capables d'obtenir la « visualisation » du traumatisme enfoui. On trouvait parmi eux d'étranges adeptes de la castration et de la psychochirurgie pour les émeutiers et les déviants. Nombre d'entre eux étaient d'anciens militaires ou policiers férus de répression contre la subversion communiste, ou chassant les homosexuels dans les années soixante, sans parler des expérimentateurs sur des populations carcérales.

Ces expertises déclenchèrent des paniques (telle une campagne d'information sur le satanisme dans le nord-ouest de l'Angleterre). Les rumeurs pénétrèrent des institutions, telle la *Ritual Abuse Task Force* de la commission féminine du Comté de Los Angelès, dont les membres pensaient que les satanistes les empoisonnaient en répandant des pesticides dans leurs maisons. Des mythes surgirent, comme la légende du fameux docteur Greenbaum, grand prêtre supposé orchestrer tous les meurtres sataniques d'enfants aux USA, qui aurait été initié par les Nazis dans un camp de concentration où il s'adonnait à la cabale. On aurait pu se croire revenus à la propagation de rumeurs d'infanticide rituel par les Juifs, en France médiévale, ou dans l'empire romain.

Bientôt le FBI croula sous les histoires de prêtres buvant du sang d'enfant dans des caves. Saturée de grand-guignol, l'opinion se retourna. La brutalité des mœurs américaines s'appliqua en sens inverse, telles ces associations prônant de faire arrêter les parents d'enfants menteurs. En 1991, un responsable du FBI admit le peu de preuves soutenant les allégations de sacrifices humains et de conspirations sataniques. « C'est

maintenant aux professionnels de la santé mentale, non à la police, ajoutait-il, d'expliquer pourquoi les victimes parlent de choses qui ne semblent pas être vraies. Ils doivent commencer à accepter la possibilité que ne soit jamais arrivé ce que certaines des victimes ont supposé ». Mais c'est seulement il y a quatre ou cinq ans qu'il devenait possible de tenir un discours critique d'ensemble sur le phénomène, et R. Gardner, professeur de psychiatrie de l'enfant à la Colombia University osait enfin écrire que la chasse aux « abus d'enfants » représentait la « troisième grande vague d'hystérie » dans l'histoire américaine depuis les procès de sorcières à Salem en 1692 et les persécutions de Mc Carthy. « Notre hystérie en cours, concluait-il, est de loin la pire en termes de nombre de vies qui ont été détruites et de familles qui ont été désintégrées. »

Une fois lancée, l'indignation s'éteint rarement complètement. Elle se déplace, couve, se rallume, prend revanche sur tout ce qui a pu en réfréner l'élan. Usée jusqu'à la corde aux États-Unis ces dix dernières années, elle s'est transformée en *advocacy* bien rodée, susceptible d'exportation par les associations mondialisées, en direction des cultures honnies (les *secular liberals* ciblés par la droite théocratique américaine, toutes sectes et églises confondues). C'est ainsi que, pour être, sinon refroidie, du moins bridée depuis quelques années à sa source américaine, une « rage de punir » (pour reprendre l'expression du juriste Louis Forer) a commencé à déferler en Europe et en France, dans un cortège très semblable de justes colères forcées, d'exutoires moralistes pour des opinions ultra-droitières ou intégristes, d'outrances judiciaires, de perversions thérapeutiques ou « expertes » rassemblant tout ce que l'époque compte de sadiques au petit pied.

Depuis l'abolition de la peine de mort en France au début des années quatre-vingts, nous avons été confrontés à des actes sidérants, impardonnables, à des propensions « psychopathologiques » et « asociales » qui exigeraient, nous presse-t-on de croire, d'urgents traitements préventifs. Nous-mêmes avons changé : d'individus interloqués, nous sommes devenus membres d'une foule indignée, et délateurs pressentis contre l'abomination du moment, livrant des proies à une science supposée capable de réaliser l'idéal d'une humanité

libérée de ses dernières traces d'horreur. Sans doute pour se présenter proprement au banquet de l'an 2000.

C'est à travers l'histoire en double hélice de la criminalisation du sexe et de la sexualisation du crime que ce mouvement est le plus repérable.

II. Du sexe libéré à la castration chimique

La Fontaine, fable XV, Livre VI

« Les injustices des pervers servent souvent d'excuse aux nôtres. »

Rappelons qu'en France c'est sous le président Giscard d'Estaing, il y a près d'un quart de siècle, que les *sex shops* ouvrirent, en même temps, d'ailleurs, que fut légalisée la contraception.

S'agissait-il de symétrie entre liberté du sexe et celle de la conception, liée à la disposition de son corps par la femme ? Ces aménités furent-elles proposées en contrepartie de la fermeture des maisons de tolérance avant guerre, ou en réponse détournée à la revendication hédoniste de mai 1968, parce que le régime consommatoire ne pouvait se maintenir dans l'ascèse sexuelle des petits travailleurs infatigables du précédent régime productiviste ? Était-ce l'aboutissement de la logique des Lumières mettant le plaisir innocenté au cœur du progrès technique ?

Quoiqu'il en soit, remarquons que la libre expansion de la proposition consommatoire désinhibée ne dura pas longtemps. Quelques années suffirent à passer de la liberté sexuelle encouragée par le rapport Kinsey à l'accusation de celui-ci d'être un homosexuel trop tolérant envers la sexualité infantile, des lois sur l'interruption volontaire de grossesse à l'appel public à castrer symboliquement le président des États-Unis entre les dents médiatiques de Monica, et a fortiori les « pédophiles ».

Comment, trente ans après mai 1968 en est-on venu à envisager la castration chimique, la contrainte de soin ou la

2. Signe du progrès de la tentation médiévale de nos systèmes juridiques : des experts sont désormais chargés de décider si la parole d'un délinquant sexuel est « crédible ou pas ».

rééducation sexuelle, l'appel à dénoncer les parents, le profilage psychique, l'expertise de crédibilité ⁽²⁾, le listage et l'affichage de photos de déviants, comme des modes de régulation sociale des désirs ?

La dite liberté fut mise en cause dès l'entrée en scène du SIDA. Au début des années quatre-vingt dix, nous entrions dans une phase d'objection à la liberté sexuelle, *via* la peur de la maladie et la réponse obsessionnelle du *safe sex*. Encore cinq ans et la réaction phobique au sexe ne fut plus suffisante : les thérapies atténuaient l'image de la maladie sans espoir, et le scandale de la transfusion sanguine avait détourné le blâme du comportement sexuel sur la perversion des institutions publiques.

Le procès de la pédophilie pouvait s'amorcer. Plus encore que le viol, elle fut l'emblème de ralliement des demandes d'interdit sexuel, désignant l'essence de l'innocence : l'enfant, *infans*, « celui qui ne parle pas », et se trouve donc objet de la démocratie sexuelle.

Le « crime sexuel » devint une cause massive de détention. Bon nombre des peines de plus de dix ans en France le concernent désormais. La communauté fut invitée à s'effrayer de la réalité des tueurs en série qui seraient aussi violeurs en série, et pédophiles récidivistes. Dans ce climat confus, la suspicion s'amplifia, la scène morale se condensa, les ministres réagirent : prise en compte des rumeurs dans l'enquête sur des enseignants, interdiction des bizutages présumés de plus en plus sexuels et confinant au viol collectif, etc.

Le tout-répression posant des problèmes insolubles, un troisième discours se mit parallèlement en place : celui du traitement médical du déviant. Le potentiel de crime pourrait être atténué par l'obligation de soin. Celle-ci deviendrait une réponse au crime, comme elle le fut naguère à la folie. La rééducation associée aux molécules adéquates pourrait réorienter la libido dans une direction autorisée. Au grand soulagement des « normaux », le sexe resterait libre mais dans des limites précises, contrôlées techniquement. La morale se concilierait la science, Ricœur épouserait enfin Changeux, et André Comte-Sponville, Luc Ferry, à la suite d'une série d'entretiens miraculeux.

Dès lors, des psychiatres compétents et soulagés volent sans états d'âme excessifs au secours des pouvoirs, proposant des cures-miracle supposé enthousiasmer les criminels eux-mêmes, bientôt « libérés de leur souffrance ». Il devient possible de publier dans la meilleure presse des articles sur le traitement des perversions sexuelles ou le fonctionnement mental des délinquants sexuels, comme si « traitement des perversions sexuelles » ou « fonctionnement mental des délinquants » étaient des formules acceptables sans discussion, simples exemples de savoir expert, et non pas des prédictions créatrices arbitraires du conservatisme moral. Comme s'il ne faisait aucun doute qu'une étude conduite par les équipes psychiatriques de 18 maisons d'arrêts et centres de détention de France puisse déterminer par questionnaire le « profil standard » des agresseurs sexuels. Comme si ce questionnaire pouvait être recevable, alors que les chercheurs affirment que le déni de l'acte fonde le « fonctionnement » du criminel, et qu'il leur a fallu « lui imposer la parole » (sic) ! Comme si pouvait être gommée par une science du crime sexuel toute différence des âges, des sexes, des personnalités, des métiers, des histoires, des situations, des contextes, des désirs. Comme si, enfin, un pourcentage (sur moins de deux cent personnes) pouvait avoir une utilité thérapeutique au cas par cas.

On retrouve la même indécente virulence du côté d'une pseudo-victimologie érigée en corps de savoir, et qui permet à tel expert d'Interpol de décrire « le syndrome post-traumatique comme conséquence de l'abus sexuel chez l'adulte et chez l'enfant ». La « victimisation cachée » y est repérée aux alternances constipation-diarrhée, à l'éjaculation précoce ou aux eczémas, à l'anorexie et à la boulimie, à la toxicomanie ou aux tentatives de suicide, au sentiment de culpabilité, (symptômes, on le voit, vraiment *très* spécifiques !). Un tel tissu de naïvetés porterait à rire s'il n'entérinait le dogme incertain selon lequel « l'enfant abusé est condamné à perpétuité par son abuseur ». Comme s'il existait une science d'où l'on pouvait tirer une telle appréciation définitive, qui ressemble plutôt à une stigmatisation qu'à une prise en compte du psychisme de la victime. Et nous avons vu que, derrière la bêtise insigne de ces faux-savoirs, se profilent des inquisitions, dont les ravages se sont exercés à l'encontre de la

3. Association qui regroupe des praticiens de la psychiatrie, des philosophes, des sociologues, etc. et organise régulièrement des séminaires et colloques.

dignité de centaines de personnes accusées à tort aux États-Unis à partir de témoignages forcés.

Une sorte de piège est donc apparu, au terme d'un cycle dramaturgique en quatre temps (permissivité, réaction phobique, criminalisation, traitement) : ceux (surtout les Pauvres) auxquels on a fait croire que le salut était dans le sexe sans contrainte, sont désormais confrontés à la perspective de la castration chimique pour leur bien, qui se confondrait avec celui de la société. L'ordre moral construit une transgression majoritairement honnie, puis la décline en pulsion asociale, et ouvre la voie au traitement sociotechnique, antichambre de la manipulation du corps sexué par la chimie et la psychiatrie médico-pénitentiaires. Niant l'acte par excellence que reste l'acte sexuel, l'époque privilégie une gestion des écarts relatifs des activités réglementées.

Mais en plaçant les libertés hédoniques accordées naguère au titre du progrès entre les bornes d'une normalité médicalement surveillée, elle offense tous les acteurs, et surtout les innocents. Car, choisir de ne plus reconnaître le transgresseur, pour lui substituer l'organisme dérégulé (et donc réglable), c'est n'est pas seulement lui refuser la responsabilité subjective, mais c'est, sous prétexte d'éradication enfin efficace de l'inadmissible, insulter tous les non-criminels devenant justiciables non d'un jugement de leurs actes, mais d'une simple adaptation de leur système glandulaire aux valeurs en cours. Même les cinéastes ont compris cela, tel André Téchiné, dont on pourrait croire, après avoir vu son beau film sur l'homme qui préférerait être criminel que fou, qu'il a suivi les séminaires de Pratiques de la Folie ⁽³⁾ !

C'est peu de dire que ces dérives facilitent une perversion que l'institution exonère, en engageant, au compte de ses agents, des protocoles expérimentaux ou thérapeutiques contraires à la dignité civile. Car cette gestion n'est pas strictement défensive : elle récupère la promesse de jouissance de l'individu pour le collectif. Ce qui va jouir de l'appareil de contrôle du sexe, ce n'est plus l'individu libéré, mais son exact antagonique : le corps social au sein duquel il faudra se nicher en technicien professionnel pour pouvoir tirer plaisir du corps vivant d'autrui, cette fois sans aucun risque de punition.

Amour de l'enfance, haine des enfants

Deux mécanismes sont nettement à l'œuvre dans la mise en scène de la pédophilie comme crime suprême.

1. La transposition collective, institutionnelle, du désir de consommer l'enfant, infans, le non-parlant, qui permet d'associer hommes et femmes adultes dans un amour monstrueux de l'enfance, sur un terrain en apparence asexué.
2. Derrière cet amour de l'enfance, se forme une haine sociale du personnage infantile (et juvénile, par accréction imaginaire avec l'enfant), bientôt accusé à son tour du conflit et de la violence .

Au revers de l'infantolâtrie sociale, il y a en effet une agression plus générale contre l'enfant, et dont, en quelque sorte, le pervers individuel témoigne en y adhérant à titre privé, et du même coup, symptomatique. L'état d'enfance, rappelons-le au risque de paraître naïf, est transitoire, et destiné à se transformer — inéluctablement — en être supposé adulte. Militer au nom d'une *enfance*, qui serait un royaume séparé, une entité en soi, une espèce en danger, c'est en faire un patrimoine *commun*, un bien collectif dont les parents n'auraient désormais que la garde. Là où le pédophile individuel vole à l'enfant son présent, le « pédoprotecteur » s'empare de l'enfance et l'immobilise dans une imagerie socialement manipulable : celle d'une *autoreproduction atemporelle du moi social*.

Jean Baudrillard constatait avec inquiétude l'apparition de références juridiques mondiales qui fixent, sous couvert de protection, l'enfance comme statut : « *c'est la fin de l'enfant comme porteur non seulement de la dualité d'un homme et d'une femme, mais de celle d'un passé et d'un futur, qui seule crée une mémoire. [...] De l'enfant, ajoute-t-il tristement, il y en aura toujours, mais comme objet de curiosité ou de perversion sexuelle, ou de compassion, ou de manipulation et d'expérimentation pédagogique...* »

L'idéal infantile comme dépendance (cachée sous l'indignation envers le criminel) se laisse entrevoir au retournement du

crime du pédophile contre son auteur : à subir les recommandations des partisans de la castration psycho-chimique, le condamné est à son tour privé de désir propre, tel qu'on suppose que l'enfant *doit* l'être pour faire une honnête victime d'attouchements impurs. La rééducation psychologique vise aussi l'infantilisation du patient : « Associez tel sentiment à telle couleur » demande l'expert en suivi post-pénal au récidiviste, supposé à demi-idiot et devenu inhumainement insensible. Sous l'infantilisation forcée de quelques criminels, c'est celle des citoyens normaux qui s'annonce : le non-respect de la responsabilité du criminel embraye sur le non-respect des responsabilités de *tous* les adultes, en tant qu'ils doivent ne pas céder à *tout* leur désir, banal ou non.

La répression infantilisante par des contrôleurs du sexe cherche à éviter — pour tous — l'angoisse de la rencontre sexuelle engageant soi et l'autre. Elle pousse à ce que le sexe retombe dans la logique d'une surveillance des uns par les autres, d'une *pénétration* de l'âme (supposée tendre et meuble) des uns par le regard commun des autres. Derrière le discours vertueux de la pédagogisation du comportement, se voile un désir de réduire le sujet à une rassurante impuissance, par les moyens impunis de l'intimidation collective.

Les enfants réellement violentés sont nombreux. Bien plus encore ceux qui sont trivialement exploités. Ils méritent les interventions de sauvegarde les plus résolues, lesquelles ne se confondent pas avec la défense angélique d'une pureté infantile qui devrait être seule à mériter la compassion parce qu'elle aurait « la vie devant elle » à la différence de la victime âgée (du même coup méprisée dans sa fonction de mémoire), dont le meurtre serait moins scandaleux.

Notons que cet idéal se retourne vite en son opposé : la terreur de l'enfant-monstre, cette réincarnation du mort venant réclamer son dû lors de la *Halloween.*, et dont la France, tout occupée à fleurir ses tombes, n'a pas encore perçu tout le potentiel d'enragement culturel. Mais déjà les enfants des banlieues, « sauvageons » brûleurs de voitures, font dire à tel sociologue cité par un grand média que ces enfants-loups ne savent plus la différence entre bien et mal, et ne parlent plus un langage articulé, ce qui est une façon de les ramener à l'animalité la plus brutale, à la bestialité la plus étrangère.

« On dirait des animaux, livrés à leur seul instinct, ne respectant rien et ne craignant personne » ⁽⁴⁾

Les médias, attelés à l'actualité comme de vieux chevaux de labour aux oeillères fermées sur le sillon, se sont-ils questionnés sur le rapport entre le triomphe mondial du moralisme commun aux intégrismes de tous bords, et la mise en doute de l'humanité des Jeunes supposé passer à la violence débridée, que l'on ramène au rang de fauves « irrécupérables » tournant en rond dans la cage d'un quartier sensible ?

Parce qu'il est négation obstinée de la massive pauvreté embarquée dans le capitalisme fin de siècle, le « tout répression » que la France critique aux États-Unis mais s'apprête à appliquer demain face à la montée incontrôlable de la violence juvénile, indiquerait plutôt une sourde intention de déflagration.

Amour affiché de l'enfant-domestique pur, lisse et asexué, et pure haine de l'enfant-sauvage des banlieues inciviles, étrangères et violeuses, sont donc plus proches qu'on ne croit dans la même culture soit-disant protectrice, qui est surtout délégation imaginaire à l'*infans* d'une sexualité dangereuse que nous autres, les « parlants » adultes, aurions d'abord détruite entre nous, en désamorçant nos rencontres dans le bon fonctionnement sociologique. L'*infans* serait ainsi, à l'issue d'un cycle de désir, de bruit et de fureur, finalement chargé de représenter la fin collective de la sexualité, chez cette étrange bande d'anthropoïdes planétisée que nous appelons « humanité ».

4. Philippe Boggio,
« Le retour des
enfants-loups »,
Marianne, 5 au 11
Janvier 1998.

III. Gène pur et sexe sale

Je ne pourrais donc pas éviter de revenir, pour en finir à cette histoire d'origine, autour de quoi nous tournons tous, pervers ou justiciers, littéraires, juristes ou scientifiques. Car, pas plus que l'horreur de la pédophilie, l'engouement symétrique pour le clonage à partir de la cellule mère totipotente ne se comprend à partir des aléas de la vie quotidienne ou de l'évolution actuelle de la sexualité des populations occidentales.

La surexcitation furieuse qui saisit naguère médias et technomédecins pour régler les désirs pervers, tout comme la ferveur

effarée des journalistes anglo-saxons à propos de « l'inexorable » progrès vers l'eugénisme, ont plutôt à voir, l'une comme l'autre, avec une folle angoisse de pureté.

La question de la pureté ne peut plus guère se satisfaire de l'ablution religieuse rituelle, ni désormais trop se tourner vers la solution raciale. Elle se répand donc un peu plus près de ce qui la cause : la terreur d'un certain moment. Lequel ? Le moment fatal, ou mieux, foutral, celui où la femme enceinte étant présumée bel et bien foutue, nous le sommes tous avec elle, puisque notre destinée de sujet nommé, parlé, et du même coup parlant, en est fixée, avec toute la transfixion qu'implique la division définitive et incurable de ce sujet entre symbolique social et corps vivant individuel.

Et comment l'éviter, le moment de cette union fatale et catastrophique et les gamètes et le symbolique, sans éviter la vie, sinon en rapportant celle-ci directement au projet d'enfant, au projet en général, c'est-à-dire à l'esprit bien réglé ?

De tous temps, mais plus que jamais aujourd'hui, on a pu croire que l'esprit permettrait d'épurer la vie innocente de la rencontre sans règle qui fait de la subjectivation humaine un coup toujours déjà tiré.

La souillure, rappelait l'anthropologue britannique Mary Douglas, c'est en fin de compte ce qui est venu sans prévenir, ce qui est mal rangé, ce qui n'est pas en ordre, ce qui n'est pas disposé selon le plan des projets collectifs de telle ou telle culture. Bref, dirait Lacan, ce qui n'est pas mis en rapport : j'ai nommé le sexe. Et pour ceux qui ne sont pas encore bien réveillés, ou que mon propos a, au contraire, dûment rendormis, j'insisterai : c'est bien là le sens exact de la fameuse formule selon laquelle il n'existe pas de rapport sexuel, à savoir que le sexuel n'est pas de l'ordre du rapport, car le rapport, c'est-à-dire l'agencement, le symbolisme par exemple, est une affaire sociale, et pas de sexe. C'est en cela que Lacan demeure une référence libertaire, et non pas un nom du père salulaire.

Revenons à nos moutons clonés : l'exactitude de leur réplique n'est que la figure modernisée, mise en série industrielle, de la pureté naguère religieuse ou raciale. Il s'agit, en avançant la main gantée du pouvoir dans le ventre, armée de la pipette, d'éviter que la rencontre des sexes ne produise...

quoi ? Du manque de rapport, du manque tout court. Autrement dit, qu'elle ne produise un nouveau sujet, bien capable de nous poser des questions insolubles.

Vanité, dira-t-on. Ne sommes-nous pas avertis depuis toujours, et plus fortement encore depuis Freud en proie aux assauts de la science, que l'effet de sujet, c'est le manque même, produit et reproduit, comme le rhume, dans la transmission de l'un à l'autre, et jamais du tous en commun ? Veut-on nous guérir du rhume de sujet ? On pourrait alors réussir à nous faire taire, tout comme les bébés, enlevés à la nourrice par Frédéric Barberousse ou par Hitler, ne parlaient effectivement pas, à jamais autistisés par le projet d'enfant ?

Le choix est clair : ou bien rester parlants, en nous transmettant la parole comme un vice, une saleté, comme une maladie (c'est bien ce qu'Hegel disait en nommant l'esprit la maladie de l'animal), ou bien être propres, asexués, purs, et muets.

Le projet d'enfant passe par le refus du sexe comme transmission désordonnée de la subjectivité. Le refus du sexe est donc le moyen privilégié de tout projet collectif visant à créer des rapports, à les stabiliser, comme on lance des ponts au dessus d'un gouffre, avant de les bétonner définitivement sur la longueur. Le refus du sexe vient suturer la faille subjective entre nature et culture, entre symbole et corps.

Que cette dénégation s'impose directement au sexe, ou qu'elle se propose en apparence à mille lieues de là (telle l'intense préoccupation pour les cinq premières secondes de l'univers, l'intérêt pour le temps où les singes mimétiques girardiens vont inventer le bouc émissaire, ou encore l'attente fébrile du moment où le neurone va cligner de la synapse à l'adresse de Jean Pierre Changeux), elle est pourtant toujours la même. En cernant la mise au monde, on cherche à bloquer dans l'œuf le désordre angoissant de la parole. L'empressement de nombre d'intellectuels d'obédiences et de spécialités variées, à collaborer à ce vaste propos, à se proposer comme conciliateurs, à avancer leur science ou leur dieu en sutureurs surpêches du manque à être, n'a d'égal que la furie des moins intellectuels et des plus politiques à criminaliser directement le sexe, à structurer l'intime, à réguler le désir.

Bien sûr, nous n'en sortirons jamais, puisque cette folie-là n'est qu'un des effets inévitables de l'angoisse subjective elle-même. Mais nous sommes condamnés en retour à la politique, comme tentative de contraindre le collectif, toujours tenté par telle métaphore écrasante, concaténation terrorisante des terreurs infantiles, à se relâcher un peu, à s'adoucir, à s'ouvrir à l'écoute d'autres discours. Ancien et bien banal travail de la tolérance au pluralisme, toujours à recommencer, puisque déjà au bord des maisons du même nom, c'est-à-dire de ce qui jouxte la rafle, le contrôle, le profil psychologique substitué à l'âme de la créature ou à la vie du détenu.

Pris dans cette politique de l'effort minimal — minimal selon le principe aristotélicien que tout engagement trop grand se nourrit d'une passion tyrannique — pour repousser la violence la plus extrême de la terreur collective, nous pouvons, ici et là, adopter des postures moralistes ou oraculaires, à rebours des positions officielles. Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agit pas de soutenir les appels hystériques de choix pervers personnels érigés en partis. Il s'agit purement et simplement d'éviter que, dans le temps présent, toujours présent, des débats entre passions coalisées, chacun — et d'abord celui qui parle — n'ait pas à connaître trop durement l'expérience de la terreur policière, judiciaire et inquisitoriale, toujours poussée, dans son élan, à englober sous l'emblème de sexe sale et criminel ce qui, finalement, relève des sujets et non de l'État. Toujours nous aurons à essuyer les bourrasques de la peur de vivre érigée en système, et toujours ce sera au risque d'y être emportés. Toujours, aurons-nous à faire face à l'oubli farouche des expériences passées, et encore devons-nous rencontrer de plein fouet le mécanisme hideux du refoulement de masse qui, à la différence de ce que dénonce régulièrement Hollywood, ne passe pas tant par la nature mauvaise ou vicieuse de tel ou tel chef, de tel ou tel individu exorbitant, génie ou criminel, que par le grand idéal fusionnel et conciliatoire dont les rêves infantiles nous inondent tous, à chaque marée nocturne.

Car qu'est-ce qu'une société, sinon, contrairement à ce qu'a trop longtemps laissé croire la sociologie, le contraire d'une chose, d'un cadre, d'une synthèse, d'un repérage symbolique,

d'un lien positif, ou même d'une métaphore paternelle, mais seulement une rencontre précaire, aménagée dans le présent, des accords et des désaccords ? Comment peut-on rêver, sans la tuer, d'une société comme d'un corps unifié à côté de ses membres, et qui pourrait décider pour eux de leur identité, de leurs désirs, de leurs plaisirs, de leurs paroles, de leurs alliances, de leurs transmissions ? S'appuyant sur l'icône de la totalité sociale, le côté inquisitorial et scélérat de certaines lois, qui de gauche comme de droite pousse la justice à se refonder comme science (historique, psychique, sociale et naturelle), échappe encore trop aux citoyens.

